

en diriger le cours, et souvent ce qui était axiome la veille n'est plus le lendemain que vanité.

Bismarck, qui avait dit un jour que la politique orientale ne valait pas « la solide charpente d'un grenadier poméranien », se ravisa par la suite, lorsqu'il se fut rendu compte de tous les bénéfices que pourrait trouver en Orient l'expansion allemande. En poussant l'Autriche dans la direction de Salonique, il lui donnait d'abord un but à poursuivre qui lui faisait oublier Sadowa et la portait à se désintéresser de l'Europe centrale ; il la faisait en même temps travailler à l'avenir que son génie lui laissait entrevoir pour son propre pays, au point de vue politique et économique, dans cette péninsule des Balkans de laquelle il évinçait la Russie. Mais l'esprit le plus lucide est incapable — heureusement pour ses adversaires — de tout prévoir. En frustrant la Russie du fruit de ses victoires, le traité de Berlin rendait inévitable l'Alliance franco-russe, cette juste réplique à la Triplice, entrevue et prédite d'ailleurs par le chancelier allemand avec d'autant moins de peine que depuis Louis XV on la trouve inscrite au programme de la diplomatie française. Mais, — ce qui prouve que parfois la vérité n'est pas hostile au paradoxe —